

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## *Le langage de tous pour le bonheur de tous. Albert Camus*

Jean Royer

Number 84, Winter 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Royer, J. (1996). Review of [*Le langage de tous pour le bonheur de tous. Albert Camus*]. *Lettres québécoises*, (84), 7–8.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Le langage de tous pour le bonheur de tous.

Albert Camus

AUTOportrait  
Jean Royer

QUAND ON EST JEUNE, ON NE SAIT PAS TOUJOURS CE QU'ON lit ; on se doute encore moins qu'on écrira un jour ce qu'on ne sait pas. Vers l'âge de dix ans, j'ai découvert une île aux trésors : une immense cantine couchée depuis des siècles dans la chambre de mes parents. Parfois, le dimanche après-midi, mon père nous invitait au voyage, ouvrant devant nous l'immense valise à souvenirs. Il en sortait des cartes postales doucement jaunies et des photographies aux visages anciens. Mais jamais mon père ne nous montrait ces carnets noirs qui gisaient au fond de la malle. C'était là le trésor que je convoitais. J'allai bientôt le découvrir en cachette de mes parents.

L'austérité de ces carnets à couverture noire, l'écriture fine de mon père qui y courait, ces mots — que j'oubliais dès que je les avais déchiffrés — m'ont marqué pour la vie. Je n'ai jamais compris la littérature des carnets noirs de mon père. Je la cherche encore, aujourd'hui, parmi les littératures du monde, à commencer par la littérature québécoise, qui m'a tout appris de ma vie.

Mon père avait rêvé que je sois professeur. Je le suis devenu, en effet, quelques mois avant sa mort. J'ai connu les joies d'enseigner la langue et la littérature à de jeunes collégiens enthousiastes, puis à des jeunes universitaires curieux des cultures. Ce noble métier d'enseigner m'a gratifié d'un apprentissage que j'ai toujours considéré comme précieux pour la suite de mes activités intellectuelles.

Mon père mort, j'ai voulu risquer ma vie autrement, du côté des écrivains vivants et de la littérature qui se fait. J'ai choisi de pratiquer le journalisme culturel et littéraire, afin de faire connaître au plus large public possible ce qu'il en était de notre littérature et de celle des autres.

C'est en pratiquant le journalisme que j'apprendrai le mieux les chemins de notre culture et de notre littérature. J'y rencontrerai bientôt trois figures essentielles — des « alliés substantiels », dirait René Char —, illustrant pour moi ce qu'est un homme libre au Québec. Félix Leclerc m'a fait comprendre par son œuvre, dès 1965, qu'il fallait bâtir des ponts entre la culture savante et la culture populaire. En 1968, ce fut Gaston Miron qui m'impressionna. Celui que je connaissais de loin, par sa légende et sa poésie, mais aussi par son action aux Éditions de l'Hexagone, deviendra mon mentor, comme il a été celui de beaucoup d'autres écrivains de mon âge. En plus de son amitié, il m'aura aussi donné une part généreuse de sa vaste culture. De même, Jean-Guy Pilon, depuis les années soixante-dix, m'aura enseigné les bonheurs de l'amitié en

même temps que les exigences d'une poésie « intimement liée à la vie », comme il le dit.

En plus des mots simples et vrais de sa poésie, je dois à Jean-Guy Pilon d'avoir rencontré des écrivains du monde. Ce sont les cinq tomes de mes entretiens publiés sous le titre *Écrivains contemporains* que je dois lui dédier. Grâce à lui et à ses collaborateurs de la Rencontre québécoise internationale des écrivains, fondée en 1971, j'ai pu interviewer deux cents écrivains appartenant à vingt littératures du monde.

C'est là ma plus grande fierté de journaliste littéraire.

On ne peut pas exister seul. Ainsi, notre littérature s'est sans cesse nourrie des autres littératures du monde. Voilà pourquoi j'ai voulu confronter nos écrivains à ceux venus d'ailleurs, dans ces recueils d'entretiens. D'autant que l'entretien représente pour moi une forme privilégiée de la critique littéraire. À côté de la critique d'autorité, qui analyse le texte, il y a nécessité d'une critique d'accompagnement. L'entretien avec un écrivain sert d'éclairage et de préface à la connaissance d'un livre. Destiné directement au public lecteur, l'entretien nous guide à travers l'histoire littéraire. Pour tout dire, l'entretien précède la critique d'autorité. Le dialogue avec la pensée de l'écrivain empêche la critique d'enfermer l'œuvre dans des vues

grillagées par les idées ou les théories à la mode.

Dans ma bibliothèque, les livres, tous penchés du côté du présent, ne dorment jamais. Ils sont ma mémoire active. Entre nous demeure le souvenir d'intimes gestes : de la main ouverte, de l'œil, de l'oreille et même de la bouche quand les pages se sont mises à chanter.

D'autre part, les écrivains sont, pour moi, les personnages d'un roman que j'écris en marge de leurs livres et dont j'ai choisi pour thème la littérature. Dans le labyrinthe de l'histoire littéraire contemporaine, je les lis, je les écoute, je les poursuis de ma vision et je les accompagne dans leur rêve.

J'endosse l'engagement de Georges Perros, à savoir que

*[je] ne dirai jamais de mal de la littérature. Aimer lire est une passion, un espoir de vivre davantage, autrement, mais davantage que prévu.*

Si la littérature est une affaire d'amour et de révolte, de rupture et de continuité, de savoir et de questionnement, la critique, de son côté, peut être, elle aussi, un acte d'amour, puisqu'elle rompt un silence et crée des liens. C'est le sens que j'ai toujours voulu donner à mon travail de critique littéraire.



## COLLECTION VOIX OFF

JEAN-MARC CORMIER ET ANECDOTE

# ANEC<sup>◀</sup>OTE

Sentences  
Suspendues

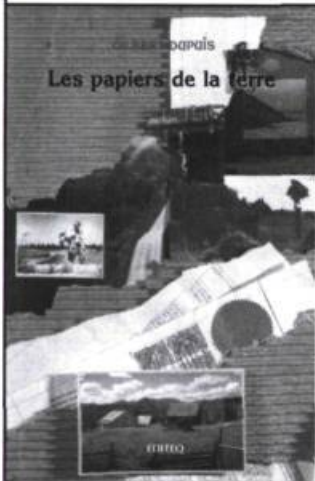


### SENTENCES SUSPENDUES

Journal d'un album  
(96 pages) et  
DC du groupe  
ANECDOTE

Ensemble : 22,95 \$  
DC seul : 18,95 \$

## COLLECTION PROSES



### LES PAPIERS DE LA TERRE

roman

Où est-ce chez moi?  
Voici une histoire de  
tous ces personnages,  
images et musiques qui  
comptent pour toujours  
et qui aident à trouver...

24,00 \$

## GERVAIS POMERLEAU



### COMME FOIN DE MER

récit

Gabrielle subit et se tait.  
Mais, écrit dans une  
langue simple et naïve,  
son journal nous livre  
des secrets déchirants et  
attise notre révolte  
contre la bêtise humaine.

14,95 \$

## PARUTIONS EN NOVEMBRE 1996

- **LE DRAME DU ROI LEAR**, de William Shakespeare, traduit et annoté par **Jean-Louis Roux** (accompagné d'un disque compact).
- **DES CANTIQUES**, nouvelles, Jean-Marc Cormier.
- **JE DIS DES CHOSES TOUTES SIMPLES**, poèmes, Denuis Saint-Yves.

## EDITEQ

C.P. 1254, Rimouski (Québec) G5L 8M2  
Tél. : (418) 723-9182 - Fax : (418) 723-0490

# A U T O P O R T R A I T

Si j'ai choisi de pratiquer le journalisme culturel et littéraire, si j'ai voulu faire de la critique d'accompagnement, me situant entre l'œuvre et le public, si j'ai bâti des anthologies de poésie comme des livres de lecture accessibles à tous, et si j'ai écrit ma poésie avec des mots simples venus du cœur, enfin si j'ai accepté d'entrer à l'Académie des lettres du Québec, haut lieu d'animation de notre littérature, c'est peut-être après avoir lu ce que disait Albert Camus dans son *Discours de Suède* : « La vocation de l'écrivain est de réunir le plus grand nombre d'hommes possibles. »

Il ajoutait :

*L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler.*

Car l'art pour l'art, précisait Camus, « c'est l'art des salons, ou l'art purement formel qui se nourrit de préciosités et d'abstractions et qui finit par la destruction de toute réalité ». Avec Georges Steiner, aussi, l'auteur de *Réelles présences*, je parie sur la réalité d'un lien entre le mot et le monde, entre le sens et l'être.

Ma poésie m'a tenu près des mystères du monde créé. La poésie me complète. Elle est une démarche intime et spirituelle. Par la poésie, j'hérite de ma vie. Quand le poème surgit, par la fissure de l'être, j'entre en moi à mes propres risques. Je découvre des mémoires partagées, utiles comme le feu. J'entends des musiques rêvées, lentes comme l'eau.

J'aime à relier culture et destinée. De même, c'est la culture qui contient le politique, et non l'inverse. Le poète libanais Adonis a écrit que l'on est d'un Orient comme de son imaginaire. Ainsi devrions-nous habiter notre Québec. C'est André Belleau qui affirmait que nous n'avions plus à porter

*ce poids de définitions que l'on impose aux Québécois au sujet de leur culture. Il s'agit d'abord de faire de notre existence comme peuple une affaire de langage, de défendre le plein exercice de la faculté humaine du langage,*

qui est le fait de toute culture dans le monde.

Si je dis que je suis un Québécois, c'est d'abord parce que je crée mon propre Québec. Je lui appartiens dans la mesure où il m'appartient. Ce Québec est tout à la fois mémoire et oubli, fronde et résistance, peur et mélancolie. Il affirme son goût du monde et de l'Autre, en même temps qu'il se replie sur lui-même au moindre échec de son Histoire. Le Québec, pour moi, est toujours en train d'apprendre à dépasser son ombre et à cerner sa procrastination. Ce Québec a trouvé pourtant une plénitude dans son imaginaire. Là où je puise mon langage, là où se découvrent la main cachée de l'écriture et tous les gestes qu'il faut accomplir pour aller au bout de soi.

Quand je pense à ce Québec, je réinvente « le lien de la terre », selon l'expression du poète Jean-Guy Pilon, je me souviens du monde, c'est-à-dire de toutes les femmes et de tous les hommes avec lesquels je m'interroge sur notre destin. Alors je me demande : la poésie, en ses grands espaces incertains, ne peut-elle pas signifier ce Québec qui nous habite jusqu'au fond des mots ?